

# L'Electeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année, No. 27

A. GUERARD & CIE

Quebec, 17 Novembre 1866

**L'ELECTEUR,**  
JOURNAL REDIGÉ DANS LES  
INTERETS DEMOCRATIQUES

UN COMITE DE COLLABORATEURS.  
PARAIT LE SAMEDI  
Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

**CONDITIONS D'ABONNEMENT.**

L'abonnement est de \$ 1.50 par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui désirent être abonnés le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

**Tarif des Annonces.**

Toute annonce n'excédant pas dix lignes	\$ 1.00
2 insertions	\$ 0.63
4 insertions	\$ 0.63
8 insertions	\$ 1.25
24 insertions	\$ 1.00
48 insertions	\$ 0.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes	\$ 1.50
2 insertions	\$ 1.00
4 insertions	\$ 1.50
8 insertions	\$ 2.00
24 insertions	\$ 1.50
48 insertions	\$ 1.00

Toutes lettres, correspondances, doivent être adressées à M. A. GUERARD et Cie, au Bureau de L'Electeur, au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

**A. GUERARD et Cie.**

**FEUILLETON DE L'ELECTEUR.**

**UN BILLET DE MILLE FRANCS.**

(Suite et fin.)  
J'arrivai à temps où j'allais, car je souffrais beaucoup. Je parlais tout à l'heure des rencontres du hasard et de la stupefaction qu'elles me plongent tous les jours. J'allais en considérant une nouvelle qui me sembla miraculeuse. Je venais avec l'intention de mettre sur le tapis la question du change de billets. Il y avait un monsieur cousin de la femme du maître de la maison, qu'on appelait Ernest tout court. J'en avais à peine pris garde jusqu'alors. Tout à coup son nom, rapproché d'une observation qu'il fit sur la signature de sa cousine, me causa une sensation étrange. Voici pourquoi: Dans le portefeuille, je me rappelle, se trouvait entre autres choses un mémoire de coiffeur, je l'avais parcouru à la hâte. C'était la facture acquittée d'un tour de cheveux du prix de quinze francs, fourni par un monsieur Ernest, artiste, en cheveux, rue Saint-Denis. Je ne sais plus quel numéro

La figure, les cheveux, les manières, le langage de l'Ernest présent, me convainquirent sur-le-champ que c'était un coiffeur. Il devait demeurer au loin de là. Evidemment, j'étais dans la société du fournisseur de mademoiselle Turpin, et du signataire de la facture. Cette découverte, me donna une secousse profonde. J'en fus, quelques instants, complètement débété. Je songei combien j'étais heureux de n'avoir pas encore parlé du billet de banque, car on ne sait pas quelle conséquence cela aurait pu avoir. Avec toute l'inspection possible et un calme de glace, je dis à Ernest: — Est-ce que vous me connaissez, mademoiselle Turpin? — Si fait, me dit-il, c'est moi qui lui fournis ses cheveux.  
— Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle? En apparence, c'est une sorte de revendeuse de toilettes qui spéculait sur les vieilles dentelles, mais en réalité c'est une usurière qui prête à la petite semaine. Sa femme de ménage, car elle n'a pas de domestique, m'a conté sur son évanouissement de choses vraiment fabuleuses. Elle ne mange pas certainement la viande de son revenu. On ne sait ce qu'elle fait de son argent.  
Dans ma conversation avec M. Ernest, je fis ample provision d'arguments propres à me résoudre de garder le billet, et j'en avais besoin, car la voix dont j'ai parlé n'avait pas laissé que de faire impression sur mon esprit. Cette vieille misérable, me disais-je en revenant, à au moins vingt mille francs de rente qu'elle a gagnés par ses moyens illégitimes. Elle en dépense à peine deux mille chaque année. Couchée sur un tas d'or stérile, elle laisse dans une horrible misère sa vieille parente Louise, et poursuit de menaces humiliantes une femme, peut-être jeune, belle et honnête, dont elle a autrefois lavé les langes. Allé! ferai-je sottise de lui rendre un billet qu'elle cachera stupidement avec d'autres, dans quelque coin, quand moi, je puis tirer un si grand parti de cette somme! A Hons, donc! Mais la voix recommença son vacarme, dans ma tête. A tant de raisons subtiles et insidieuses, disait-elle. Prends garde à ce que tu vas faire, tu es en train de creuser une fosse où tu t'enseveliras vivant! Le crime appelle le crime. Tu ne songes à rien moins qu'à extirper ta conscience, à commettre un suicide moral; c'est la mort de ta liberté que tu conjures. Tu vas te marier à la fatalité, qui te jettera d'échelons en échelon jusqu'au dernier degré de la honte. Il n'est que juste temps de te repentir. J'étais importuné et branlé. J'essayai de me raidir. Je jurai que je m'en tiendrais à cette haute, que je vivrais à l'avenir en honnête homme. La voix était inexorable. Je suppose que tu aies assez d'énergie pour de bon cœur, pour te berner à ce crime. Je le veux te caqueras ta vie sur le puritanisme le plus rigide, tu deviendras un modèle de probité. Mais le souverain de ton crime unique empoisonnera ta vie entière. Plus tu seras pur, plus tu seras saint, plus ta mauvaise action te sera odieuse, nuisible, et tu te souffriras une bonne vie à des exigences aussi impérieuses qu'une vie criminelle.  
Ce que je souffrais, je ne connaissais aucune image qui puisse en donner une idée. J'aurais préféré n'avoir jamais trouvé de billet. Depuis qu'il était en mes mains, par combien de doutes, de trances, d'inquiétudes, de sensations cruelles, n'avais-je pas passé. Avant, j'étais en quelque sorte résigné à ma misère. C'était sans doute pour que je la comprisse et sentisse mieux que je ressentais un moment la joie, que je me reprenais d'une belle passion pour la vie. J'étais abîmé dans la douleur, que faire? J'eus l'idée de envoyer des mille francs à la vieille Louise, et d'adresser la reconnaissance de trois cents francs à madame Laure de G. — et de brûler le reste. Mais en avais-je le droit? J'en avais pas mission pour le faire, de là justice distributive. Savais-je seulement si le résultat répondait à mes prévisions? Puis, celle-là seule qui appartenait au billet, pouvait en disposer. De quoi me métais-je? J'imaginai un homme qui prendrait les billets de banque dans la caisse d'un banquier pour les distribuer aux pauvres.  
Je passai une horrible nuit. Je ne sais que le mal de dents et la jalousie qui en poussaient occasionner une pareille. J'étais, en me levant, d'une humeur affreuse, et j'avais l'esprit plein d'indécision. Je regardais d'un air triste du côté où gisait le portefeuille. J'ai

luis, je venais, je ne savais quel parti prendre. Oh! que cette seule hésitation dont je rougis actuellement était coupable! Par quelles tortures me l'ai-je pas expiée! J'étais convaincu à cette heure qu'à moins de compromettre ma tranquillité pour toujours, je ne pouvais pas garder le billet, mais je ne me sentais pas encore la force de m'en déposséder. Je voulais essayer de la temporisation et voir si mes scrupules n'étaient pas chimériques. Pour soustraire mon cœur aux idées turbulentes qui le fatiguaient depuis deux jours, je m'en fus parcourir les journaux. Je pensais ainsi me procurer quelque distraction. Le premier article que le hasard amena sous mes yeux fut celui-ci:  
«Hier, dans l'après-midi, le nommé François, cocher de fiacre, a trouvé dans sa voiture un portefeuille contenant des valeurs assez importantes. Il a été empressé de le porter à la préfecture de police.  
Quelle leçon! Je jetai le journal avec colère, j'en pris un autre. Mais j'avais vraiment la main malheureuse! Le hasard y mettait de la persécution. J'avis tout ce que je pus pour m'empêcher d'autre article, mais vainement; les caractères me tiraient les yeux à me les arracher.  
Un brave ouvrier dont nous nous empressons de publier le nom, Joseph Pidoux, demeurant rue Bourg-Abbe n. 6, a trouvé mercredi soir en rentrant chez lui, un portefeuille qui contenait des papiers insignifiants, renfermait deux billets de banque, l'un de cent et l'autre de deux cents francs. Pidoux alla se reporter le lendemain matin à la maison qu'il avait perdue. Cette action est d'autant plus louable que Pidoux a une nombreuse famille, et qu'il manque de ressources en ce moment. Des faits de ce genre ne sont pas si rares qu'il y ait lieu de en étouffer. Mais on est bien aise d'avoir à les enregistrer, me serait-ce que pour répondre aux solennités qu'on a manqué pas de lancer contre notre honnête et laborieuse population ouvrière.  
Mais j'ai lu des fois des récits analogues dans les journaux, me dis-je. Et je me ressouvins d'un autre fait qu'on m'avait raconté. Il y avait pas un an, semblerait sur une pauvre fille qui, comme moi, n'avait pas loin de sa maison, avait été vu sur la chausée un portefeuille où il y avait mille francs, etc. qui l'avait rendu, sans hésitation, à celui auquel il appartenait, refusant même la récompense qui lui fut offerte. Tous ces exemples fermaient dans ma tête, et me donnaient un profond mépris de moi-même. Je n'aurais pas dû attendre une seconde de plus, j'aurais dû me lever, courir prendre le portefeuille, et le restituer. Je résolus d'attendre encore jusqu'au lendemain. Décidément, oui, j'étais un misérable.  
Je payai par de cruelles agonies ce dernier effort de mon côté vicieux. Mais il fallait en finir. J'en avais assez. Je mis le portefeuille dans ma poche après avoir pris note des papiers qui se trouvaient en pièces de deux lettres, car je voulais pour me rafraîchir en dire un jour publiquement, ma colère, et j'allai passer la nuit, où je trouvais facilement mademoiselle Turpin. Cette vieille fille, examinée avec de la fièvre. Je lui dis pourquoi je venais. Elle fut brusquement sur le portefeuille, et ouvrit avec une vivacité febrile. Une fois bien sûre que rien n'en avait été distrait, elle me regarda insolamment, me dit: — Vous avez été bien longtemps à le rapporter. Le reproche tombait tellement d'aplomb que j'en rougis jusqu'aux dents les blancs des yeux. Ma confusion et ma contenance embarrassée lui firent croire que j'attendais la récompense, qu'elle avait promise par affiches.  
«Hein! grogna-t-elle, cinquante francs pour la peine de se baisser! Je revins à moi du coup. J'aurais dû me méprendre cette vieille coquine, je lui tournai le dos et je sortis sans même la saluer. Je suis certain au fond qu'elle ne m'en voulait pas du manque d'usage.  
En sortant, malgré un reste de tristesse amère, je ne me sentais pas d'aise, et je me levais fort de mon action. Il n'y avait réellement pas de quoi. Effectivement, en tout cela, quoiqu'on m'aurait servi ma raison, mon intelligence, mon éducation, qu'on m'aurait donné les livres dont je me suis nourri, et les résultats les plus clairs de ce développement intellectuel, et